

Marie

Je suis dans la neige. Il est beaucoup tombé. Beaucoup, oui, la couche est épaisse, mais par endroits j'affleure. Je suis tendue aux quatre vents : c'est l'effet de la neige, elle brûle, dessèche ce qu'elle trouve sous elle. Ou sur elle. Car je serais bien en peine de dire si elle tombe les pieds devant, ou tête la première. À supposer qu'elle ait un sens, d'ailleurs. On dit en tout cas qu'elle tombe ; pas de bien haut : il faut que le ciel soit bas. En fait, elle saute, ou se lâche, si bien qu'elle peut avoir, ou pas, de l'élan.

Je suis tendue, je suis sèche, effilée sous sa masse froide. Là où j'affleure, ça devrait être pire : le vent me fouette, me mord, me pince. La bise. Mais je ne sens rien. Juste la tension de ma surface, cette couche la plus éloignée. Car je me suis rétractée, abandonnant aux nouveaux venus une dépouille que je n'investis plus, j'ai rappelé mes terminaisons nerveuses. Non, ce n'est pas ça : sinon je ne sentirais pas que ça tire. Ce n'est même pas que j'ai cessé de me préoccuper de ma condition, que je me serais engourdie ; les coups que je prends me font encore un mal vif, il n'y a pas que les répercussions d'explosions lointaines qui parviennent à m'atteindre. Je ne suis ni inerte, ni absente. Je suis bien là. Mais le vent ne m'entame pas.

Ici, la neige est vierge. Elle saute toujours vierge, c'est étrange. C'est souvent pourtant qu'elle traverse des zones pas bien nettes, mais c'est ainsi : elle saute et atterrit vierge.

Et en cet endroit, elle l'est encore : rien ne s'est posé sur elle, rien ne la creuse, rien ne l'a repoussée, plus près de moi, ne l'a tassée, tout contre moi.

Mais moi, j'affleure. Est-ce que je compte pour du beurre ? Moi aussi, je l'interromps, j'entrave sa belle continuité lisse sage. Car il semblerait que la neige soit sage. Ancienne. Alors que la chaleur de deux mamelons suffit à la faire fondre...

Ou bien, est-ce qu'elle pleurerait ? Elle n'a ni éclaté en sanglots, ni fondu en larmes en tout cas. Rien de si spectaculaire, de si bruyant. Oh non ! Elle a juste reculé, s'est retirée, abandonnant de l'eau que j'ai bu aussi sec, imprudente : il n'y a rien de plus mauvais que l'eau glacée. Est-ce que ça peut être des larmes, si ce n'est pas salé ?

Que c'est mauvais pour moi, la neige. Dans la neige, je ne donne rien.

J'aime être ainsi nue, allongée, dehors. Il est vrai que je suis toujours dehors. Bien sûr. Je m'étale, je m'étire, de tout mon long, dans les grandes largeurs. Si, si, c'est vrai : je pourrais être bien plus menue, me ramasser, me concentrer, me croqueviller. Au lieu de prendre ainsi mes aises.

On dit que je me donne facilement. En spectacle. Que je m'offre. À la vue de tous. N'importe quoi. Dans la neige, je ne donne rien, et je ne donne jamais rien. Personne ne donne jamais rien d'ailleurs ; on dépose, des copeaux de soi, des demi-lunes de carottes râpées, chez les autres. Et jamais on n'abandonne, pas même le membre dans les mâchoires du piège : on s'en souvient toujours, on entretient pour lui toujours une étincelle d'énergie.

Cela ne me gêne pas qu'on me regarde. Diantre, puisque je ne vois pas. Ou bien, c'est que je regarde ailleurs. Mais à ma mère, je ne veux rien montrer.

Et d'ailleurs, elle est où, ma mère, hein ? Là-haut ?